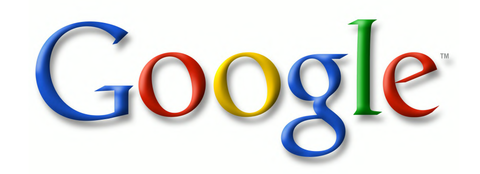
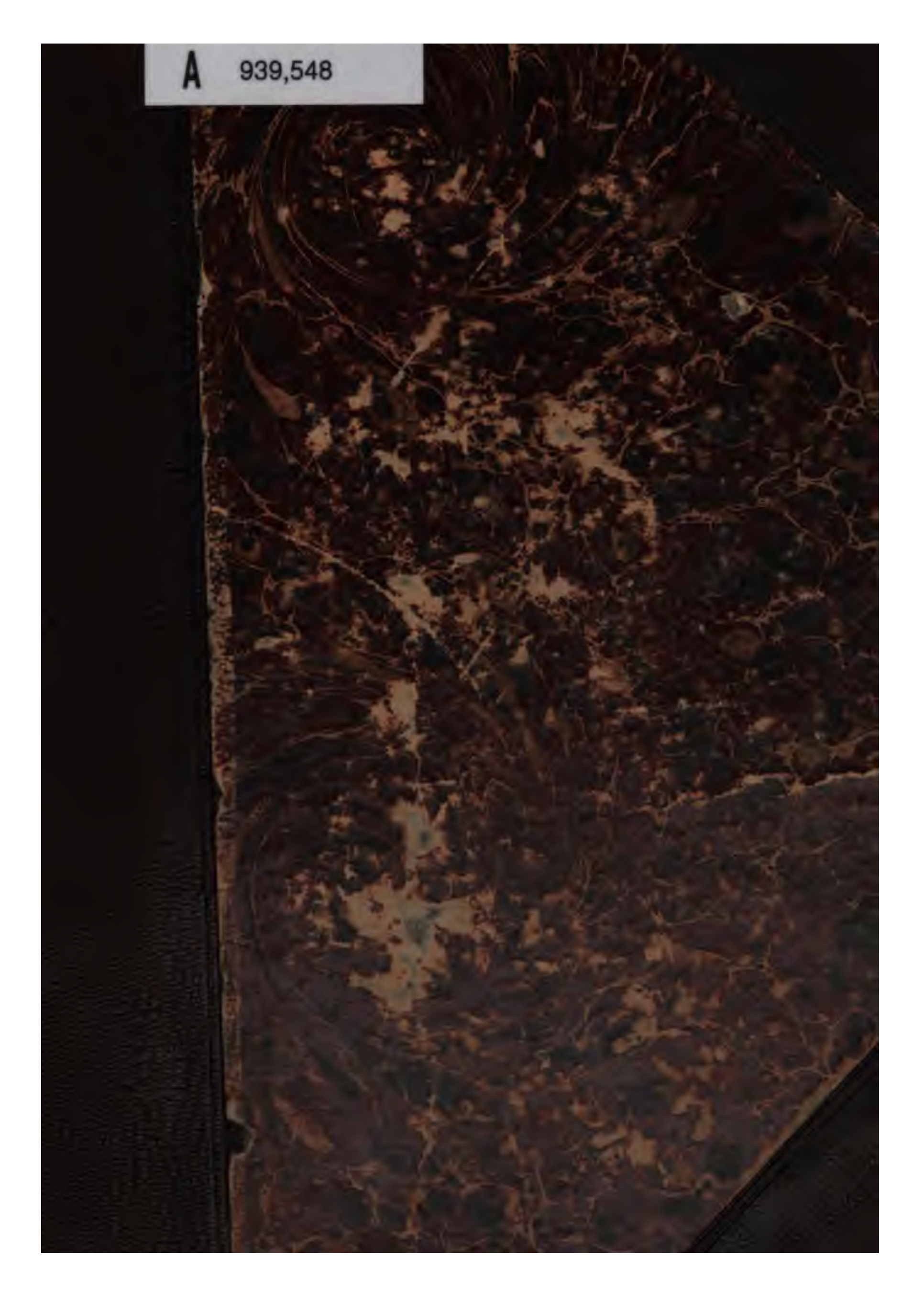
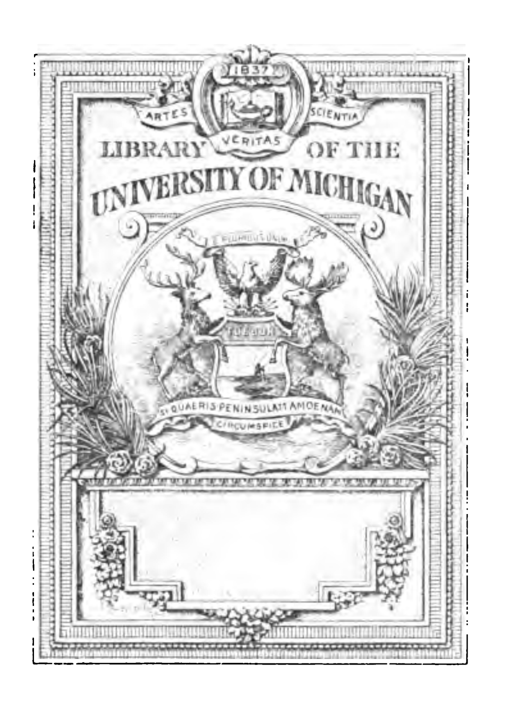



A 939,548


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



E OURGEOIS

entilhomme






LE
BOURGEOIS
GENTILHOMME
COMÉDIE-BALLET
PAR
I.B.P DE MOLIERE
U
M
ANN ARBOR
MCMVII

NOTE.

Cette édition a été publiée à l'occasion de la représentation du *Bourgeois Gentilhomme* par le Cercle dramatique français de l'Universitié du Michigan, le 3 mai, 1907

Les deux portraits de Molière sont d'après Mignard.



Molière en Mascarille et en Sganarelle.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

COMÉDIE-BALLET

Représentée pour la première fois, à Chambord, le 14 Octobre 1670.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

ET ACTEURS DE LA TROUPE

DE

MOLIÈRE

	Acteurs
MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois	MOLIÈRE
MADAME JOURDAIN, sa femme	HUBERT
LUCILE, fille de M. Jourdain	Mlle MOLIÈRE
CLÉONTE, amoureux de Lucile	LA GRANGE
DORIMÈNE, marquise	Mlle DEBRIE
DORANTE, comte, amant de Dorimène	LA THORILLIÈRE
NICOLE, servante de M. Jourdain	Mlle BEAUVAL
COVIELLE, valet de Cléonte	* * *
UN MAÎTRE DE MUSIQUE	* * *
UN ÉLÈVE du Maître de Musique	GAYE
UN MAÎTRE À DANSER	* * *
UN MAÎTRE D'ARMES	DEBRIE
UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE	DU CROISY
UN MAÎTRE TAILLEUR	* * *
UN GARÇON TAILLEUR	* * *

DEUX LAQUAIS, PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS D'INSTRUMENTS, DANSEURS, CUISINIERS, GARÇONS TAILLEURS, ET AUTRES PERSONNAGES DES INTERMÈDES DU BALLET.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.



Molière dans le costume d'Arnolphe

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

DISTRIBUTION

MONSIEUR JOURDAIN, Bourgeois	MM. BÉZIAT
DORANTE, Comte, amant de Dorimène	NEVILLE
CLÉONTE, amoureux de Lucile	MORE
COVIELLE, valet de Cléonte	SCRANTON
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE	LYON
UN MAITRE DE MUSIQUE	ARMSTRONG
UN MAITRE À DANSER	STANDISH
UN MAITRE D'ARMES	MONROE
UN MAITRE TAILLEUR	CARSTENS
UN MUSICIEN	W. HOWLAND
Premier Laquais	JONES
Deuxième Laquais	J. BOWEN
MADAME JOURDAIN, femme de Monsieur Jourdain	MMES. SCOTT
LUCILE, fille de Monsieur Jourdain	BOUGHTON
DORIMÈNE, marquise	WYCHGEL
NICOLE, servante de Monsieur Jourdain	SMOOT
UNE MUSICIENNE	IDA J. D'OOGE

CÉRÉMONIE TURQUE

LE MUPHTI	MM. LYON
PREMIER DERVIS	CODY
DEUXIÈME DERVIS	J. BOWEN
TURCS	ED. BOWEN, CARSTENS, STANDISH, ROWLEY, MONROE, JONES

Costumes de la Maison F. Bruesser & Cie., Détroit.

MUSICIENS

Violons—

Mlle. Florence Carey
Mlle. Alice Carey
Mlle. Helen Johnston
M. S. R. Small
M. Frederick Dunlap

Viole—

M. Reber Johnson

Violoncelles—

Mlle. Mildred Lehner
Mlle. Georgia Jordan

Flûtes—

M. H. W. Church
M. Waldo Schleede

Hautbois—

M. Theo. H. L. Backhaus

Clavecin—

M. C. P. Wagner

CHEF-D'ORCHESTRE M. Wagner

La musique par Lully, Charpentier, et Purcell a été arrangée par MM. Stanley et Wagner.


MOLIERE

ACTE PREMIER

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du Maître de Musique qui compose sur une table un air que le Bourgeois a demandé pour une sérénade.

SCÈNE I

UN MAÎTRE DE MUSIQUE, UN MAÎTRE À DANSER, TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS, QUATRE DANSEURS.

Le Maître de Musique, aux musiciens. Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

Le Maître à Danser, aux danseurs. Et vous aussi, de ce côté.

Le Maître de Musique, à son élève. Est-ce fait?

L'Élève. Oui.

Le Maître de Musique. Voyons... Voilà qui est bien.

Le Maître à Danser. Est-ce quelque chose de nouveau?

Le Maître de Musique. Oui, c'est un air pour une sérénade que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

Le Maître à Danser. Peut-on voir ce que c'est?

Le Maître de Musique. Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

Le Maître à Danser. Nos occupations à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

Le Maître de Musique. Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête; et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

Le Maître à Danser. Non pas entièrement; et je voudrais, pour lui, qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

Le Maître de Musique. Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

Le Maître à Danser. Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de

sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes approbations vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

Le Maître de Musique. J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise: il y faut mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses et n'applaudit qu'à contresens; mais son argent redresse les jugements de son esprit: il a du discernement dans sa bourse, ses louanges sont monnayées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

Le Maître à Danser. Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que

vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

Le Maître de Musique. Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

Le Maître à Danser. Assurément; mais je n'en fais pas mon bonheur; et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

Le Maître de Musique. Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tous cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde, et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

Le Maître à Danser. Le voilà qui vient.

SCÈNE II

M. JOURDAIN, *en robe de chambre et en bonnet de nuit,* LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE À DANSER, L'ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE, VIOLONS, MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. Jourdain. Eh bien, messieurs, qu'est-ce? Me ferez vous voir votre petite drôlerie?

Le Maître à Danser. Comment? quelle petite drôlerie?

faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Le Maître de Musique. Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

M. Jourdain, à ses laquais. Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

La Musicienne, chantant

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

M. Jourdain. Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

Le Maître de Musique. Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. Jourdain. On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... La... Comment est-ce qu'il dit?

Le Maître à Danser. Par ma foi, je ne sais.

M. Jourdain. Il y a du mouton dedans.

Le Maître à Danser. Du mouton?

M. Jourdain. Oui. Ah! (*Il chante.*)

Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle;
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! hélas! elle est cent fois
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre au bois.

N'est-il pas joli?

Le Maître de Musique. Le plus joli du monde.

Le Maître à Danser. Et vous le chantez bien.

M. Jourdain. C'est sans avoir appris la musique.

Le Maître de Musique. Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Le Maître à Danser. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. Jourdain. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

Le Maître de Musique. Oui, monsieur.

M. Jourdain. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

Le Maître de Musique. La philosophie est

quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique...

Le Maître à Danser. La musique et la danse. ... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

La Maître de Musique. Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

Le Maître à Danser. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Le Maître de Musique. Sans la musique, un État ne peut subsister.

Le Maître à Danser. Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

Le Maître de Musique. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

Le Maître à Danser. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. Jourdain. Comment cela?

Le Maître de Musique. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. Jourdain. Cela est vrai.

Le Maître de Musique. Et, si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen

de s'accorder ensemble et de voir dans le monde la paix universelle?

M. Jourdain. Vous avez raison.

Le Maître à Danser. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours: Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M. Jourdain. Oui, on dit cela.

Le Maître à Danser. Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

M. Jourdain. Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

Le Maître à Danser. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. Jourdain. Je comprends cela à cette heure.

Le Maître de Muisque. Voulez-vous voir nos deux affaires?

M. Jourdain. Oui.

Le Maître de Musique. Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. Jourdain. Fort bien.

Le Maître de Musique, aux musiciens. Allons,

avancez. (*A M. Jourdain.*) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. Jourdain. Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout.

Le Maître à Danser. Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

M. Jourdain. Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS

LA MUSICIENNE

Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité:
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN

Il n'est rien de si doux que les tendrês ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie.
On ne peut être heureux sans amoureux désirs;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi:
Mais, hélas! ô rigueur cruelle!
On ne voit point de bergère fidèle:
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN

Aimable ardeur!....

LA MUSICIENNE

Franchise heureuse!...

SECOND MUSICIEN

Sexe trompeur!...

PREMIER MUSICIEN

Que tu m'es précieuse!

LA MUSICIENNE

Que tu plais à mon cœur!

SECOND MUSICIEN

Que tu me fais horreur!

PREMIER MUSICIEN

Ah! quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN

Hélas! où la rencontrer?

LA MUSICIENNE

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN

Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

LA MUSICIENNE

Voyons par expérience
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux!

TOUS TROIS ENSEMBLE

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer:
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidèles!

M. Jourdain. Est-ce tout?

Le Maître de Musique. Oui.

M. Jourdain. Je trouve cela bien troussé, et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

Le Maître à Danser. Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

M. Jourdain. Sont-ce encore des bergers?

Le Maître à Danser. C'est ce qu'il vous plaira. (*Aux danseurs.*) Allons.

ENTRÉE DE BALLET

Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le Maître à Danser leur commande; et cette danse fait le premier intermède.

ACTE SECOND

SCÈNE I

M. JOURDAIN, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE À DANSER

M. Jourdain. Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

Le Maître de Musique. Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. Jourdain. C'est pour tantôt au moins, et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

Le Maître à Danser. Tout est prêt.

Le Maître de Musique. Au reste, monsieur, ce n'est pas assez; il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

M. Jourdain. Est-ce que les gens de qualité en ont?

Le Maître de Musique. Oui, monsieur.

M. Jourdain. J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

Le Maître de Musique. Sans doute. Il vous faudra trois voix: un dessus, une haut-contre et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. Jourdain. Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît et qui est harmonieux.

Le Maître de Musique. Laissez-nous gouverner les choses.

M. Jourdain. Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

Le Maître de Musique. Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. Jourdain. Mais surtout, que le ballet soit beau.

Le Maître à Danser. Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. Jourdain. Ah! les menuets sont ma danse; et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

Le Maître à Danser. Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît. (*M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.*) La, la, la; La, la, la, la, la, la; La, la, la, *bis;* La, la, la; La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; La, la la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

M. Jourdain. Euh!

Le Maître de Musique. Voilà qui est le mieux du monde.

M. Jourdain. A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise; j'en aurai besoin tantôt.

Le Maître à Danser. Une révérence pour saluer une marquise?

M. Jourdain. Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

Le Maître à Danser. Donnez-moi la main.

M. Jourdain. Non. Vous n'avez qu'à faire; je le retiendrai bien.

Le Maître à Danser. Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord

une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. Jourdain. Faites un peu. (*Après que le maître à danser a fait les trois révérences.*) Bon.

SCÈNE II

M. JOURDAIN, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE À DANSER, UN LAQUAIS

Le Laquais. Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. Jourdain. Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III

M. JOURDAIN, UN MAÎTRE D'ARMES, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE À DANSER, UN LAQUAIS, *tenant deux fleurets.*

Le Maître d'Armes, après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais et en avoir présenté un à M. Jourdain. Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre

poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le coprs ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez . Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde.

(*Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant*: *En garde.*)

M. Jourdain. Euh!

Le Maître de Musique. Vous faites des merveilles.

Le Maître d'Armes. Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses: à donner et à ne point recevoir; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps: ce qui ne dépend seule-

ment que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. Jourdain. De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué?

Le Maître d'Armes. Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

M. Jourdain. Oui.

Le Maître d'Armes. Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la....

Le Maître à Danser. Tout beau! monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

Le Maître de Musique. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

La Maître d'Armes. Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

Le Maître de Musique. Voyez un peu l'homme d'importance!

Le Maître à Danser. Voilà un plaisant animal, avec son plastron!

Le Maître d'Armes. Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et

vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

Le Maître à Danser. Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. Jourdain, au maître à danser. Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

Le Maître à Danser. Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

M. Jourdain, au maître à danser. Tout doux, vous dis-je.

Le Maître d'Armes, au maître à danser. Comment? petit impertinent!

M. Jourdain. Hé! mon maître d'armes!

Le Maître à Danser, au maître d'armes. Comment? grand cheval de carrosse!

M. Jourdain. Hé! mon maître à danser!

Le Maître d'Armes. Si je me jette sur vous...

M. Jourdain, au maître d'armes. Doucement!

Le Maître à Danser. Si je mets sur vous la main...

M. Jourdain, au maître à danser. Tout beau!

Le Maître d'Armes. Je vous étrillerai d'un air....

M. Jourdain, au maître d'armes. De grâce!

Le Maître à Danser. Je vous rosserai d'une manière . . .

M. Jourdain, au maître à danser. Je vous prie. . . .

Le Maître de Musique. Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. Jourdain, au maître de musique. Mon Dieu ! arrêtez-vous.

SCÈNE IV

UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE À DANSER, LE MAÎTRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. Jourdain. Holà ! monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Le Maître de Philosophie. Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, messieurs?

M. Jourdain. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et en vouloir venir aux mains.

Le Maître de Philosophie. Eh quoi, messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus

honteux que cette passion qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

Le Maître à Danser. Comment, monsieur! il vient nous dire des injures à tous deux en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession!

Le Maître de Philosophie. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

Le Maître d'Armes. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne!

Le Maître de Philosophie. Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

Le Maître à Danser. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Le Maître de Musique. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

Le Maître d'Armes. Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer les armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Le Maître de Philosophie. Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin!

Le Maître d'Armes. Allez, philosophe de chien!

Le Maître de Musique. Allez, bélître de pédant!

Le Maître à Danser. Allez, cuistre fieffé!

Le Maître de Philosophie. Comment! Marauds que vous êtes!...

(*Le Philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*)

M. Jourdain. Monsieur le Philosophe!

Le Maître de Philosophie. Infâmes! coquins! insolents!

M. Jourdain. Monsieur le Philosophe!

Le Maître d'Armes. La peste l'animal!

M. Jourdain. Messieurs!

Le Maître de Philosophie. Impudents!

M. Jourdain. Monsieur le Philosophe!

Le Maître à Danser. Diantre soit de l'âne bâté!

M. Jourdain. Messieurs!

Le Maître de Philosophie. Scélérats!

M. Jourdain. Monsieur le Philosophe!

Le Maître de Musique. Au diable l'impertinent!

M. Jourdain. Messieurs!

Le Maître de Philosophie. Fripons! gueux! traîtres! imposteurs!

M. Jourdain. Monsieur le Philosophe! Messieurs! Monsieur le Philosophe! Messieurs! Monsieur le Philosophe! (*Ils sortent en se battant.*)

SCÈNE V

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS

M. Jourdain. Oh! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE VI

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS

Le Maître de Philosophie, en raccommodant son collet. Venons à notre leçon.

M. Jourdain. Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

Le Maître de Philosophie. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. Jourdain. Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

Le Maître de Philosophie. Ce sentiment est raisonnable, *Nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute.

M. Jourdain. Oui, mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

Le Maître de Philosophie. Cela veut dire que *Sans la science la vie est presque une image de la mort.*

M. Jourdain. Ce latin-là a raison.

Le Maître de Philosophie. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. Jourdain. Oh! oui. Je sais lire et écrire.

Le Maître de Philosophie. Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. Jourdain. Qu'est-ce que c'est que cette logique?

Le Maître de Philosophie. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jourdain. Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

Le Maître de Philosophie. La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton,* etc.

M. Jourdain. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le Maître de Philosophie. Voulez-vous apprendre la morale?

M. Jourdain. La morale?

Le Maître de Philosophie. Oui.

M. Jourdain. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

Le Maître de Philosophie. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. Jourdain. Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il ny a morale qui tienne; je veux me mettre en colère tout mon soûl quand il m'en prend envie.

Le Maître de Philosophie. Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. Jourdain. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

Le Maître de Philosophie. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés du corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. Jourdain. Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

Le Maître de Philosophie. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. Jourdain. Apprenez-moi l'orthographe.

Le Maître de Philosophie. Très volontiers.

M. Jourdain. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

Le Maître de Philosophie. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en

philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix, A, E, I, O, U.

M. Jourdain. J'entends tout cela.

Le Maître de Philosophie. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche: A.

M. Jourdain. A, A. Oui.

Le Maître de Philosophie. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut: A, E.

M. Jourdain. A, E, A, E. Ma foi! oui. Ah! que cela est beau!

Le Maître de Philosophie. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles: A, E, I.

M. Jourdain. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

Le Maître de Philosophie. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas: O.

M. Jourdain. O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

Le Maître de Philosophie. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jourdain. O, O, O. Vous avez raison, O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

Le Maître de Philosophie. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait: U.

M. Jourdain. U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

Le Maître de Philosophie. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. Jourdain. U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

Le Maître de Philosophie. Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. Jourdain. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

Le Maître de Philosophie. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en don-

nant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

M. Jourdain. DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

Le Maître de Philosophie. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous: FA.

M. Jourdain. FA, FA. C'est la vérité. Ah, mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

Le Maître de Philosophie. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: R, RA.

M. Jourdain. R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vout êtes! et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

Le Maître de Philosophie. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. Jourdain. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité; et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

Le Maître de Philosophie. Fort bien.

M. Jourdain. Ce sera galant; oui.

Le Maître de Philosophie. Sans doute. Sontce des vers que vous lui voulez écrire?

M. Jourdain. Non, non, point de vers.

Le Maître de Philosophie. Vous ne voulez que de la prose?

M. Jourdain. Non, je ne veux ni prose ni vers.

Le Maître de Philosophie. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. Jourdain. Pourquoi?

Le Maître de Philosophie. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. Jourdain. Il n'y a que la prose ou les vers?

Le Maître de Philosophie. Oui, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jourdain. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

Le Maître de Philosophie. De la prose.

M. Jourdain. Quoi! quand je dis, "Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit," c'est de la prose?

Le Maître de Philosophie. Oui, monsieur.

M. Jourdain. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je

voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

Le Maître de Philosophie. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres, que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un....

M. Jourdain. Non, non, non ; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

Le Maître de Philosophie. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. Jourdain. Non, vous dis-je; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

Le Maître de Philosophie. On les peut mettre, premièrement, comme vous avez dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien: *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien: *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien: *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien: *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. Jourdain. Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

Le Maître de Philosophie. Celle que vous

avez dite: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. Jourdain. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

Le Maître de Philosophie. Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS

M. Jourdain, à son laquais. Comment, mon habit n'est point encore arrivé?

Le Laquais. Non, monsieur.

M. Jourdain. Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je....

SCÈNE VIII

M. JOURDAIN, UN MAÎTRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de M. Jourdain,* UN LAQUAIS

M. Jourdain. Ah! vous voilà! Je m'allais mettre en colère contre vous.

Le Maître Tailleur. Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. Jourdain. Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

Le Maître Tailleur. Ils ne s'élargiront que trop.

M. Jourdain. Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

Le Maître Tailleur. Point du tout, monsieur.

M. Jourdain. Comment, point du tout!

Le Maître Tailleur. Non, ils ne vous blessent point.

M. Jourdain. Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

Le Maître Tailleur. Vous vous imaginez cela.

M. Jourdain. Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!

Le Maître Tailleur. Tenez, voilà le plus bel habit de la cour et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. Jourdain. Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis des fleurs en enbas.

Le Maître Tailleur. Vous ne m'avez point dit que vous les vouliez en enhaut.

M. Jourdain. Est-ce qu'il faut dire cela?

Le Maître Tailleur. Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. Jourdain. Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas?

Le Maître Tailleur. Oui, monsieur.

M. Jourdain. Oh! voilà qui est donc bien.

Le Maître Tailleur. Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

M. Jourdain. Non, non.

Le Maître Tailleur. Vous n'avez qu'à dire.

M. Jourdain. Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?

Le Maître Tailleur. Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

M. Jourdain. La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

Le Maître Tailleur. Tout est bien.

M. Jourdain, (en regradant l'habit du tailleur). Ah! ah! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe

du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

Le Maître Tailleur. C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. Jourdain. Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

Le Maître Tailleur. Voulez-vous mettre votre habit ?

M. Jourdain. Oui, donnez-le moi.

Le Maître Tailleur. Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! entrez, vous autres.

SCÈNE IX

M. JOURDAIN, LE MAÎTRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEURS *dansants,* UN LAQUAIS

Le Maître Tailleur, à ses garçons. Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Les quatre garçons tailleurs dansants s'approchent de M. Jourdain. Deux lui arrachant le

haut-de-chausses de ses exercices; les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf. M. Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien.

Garçon Tailleur. Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. Joudrain. Comment m'appelez-vous?

Garçon Tailleur. Mon gentilhomme.

M. Jourdain. Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point: mon gentilhomme. Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

Garçon Tailleur. Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. Jourdain. Monseigneur! Oh! oh! Monseigneur! Attendez, mon ami: Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

Garçon Tailleur. Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

M. Jourdain. Votre Grandeur! Oh! oh! oh! Attendez; ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur! (*Bas, à part.*) Ma foi! s'il va jusqu'à

l'Altesse, il aura toute la bourse. (*Haut.*) Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

Garçon Tailleur. Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

M. Jourdain. Il a bien fait, je lui allais tout donner.

SCÈNE X

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les quatre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de M. Jourdain.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

M. JOURDAIN, DEUX LAQUAIS

M. Jourdain. Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

Laquais. Oui, monsieur.

M. Jourdain. Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II

M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS

M. Jourdain. Nicole!

Nicole. Plaît-il?

M. Jourdain. Écoutez.

Nicole, riant. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Qu'as-tu à rire?

Nicole. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Que veut dire cette coquine-là?

Nicole. Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M. Jourdain. Comment donc?

Nicole. Ah! ah! Mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Quelle friponne est-ce là! Te moques-tu de moi?

Nicole. Nenni, monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Je te baillerai sur le nez si tu ris davantage.

Nicole. Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Tu ne t'arrêteras pas?

Nicole. Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. Jourdain. Mais voyez quelle insolence!

Nicole. Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. Jourdain. Je te....

Nicole. Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

Nicole. Eh bien, monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. Jourdain. Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

Nicole. Hi, hi.

M. Jourdain. Que tu nettoies comme il faut...

Nicole. Hi, hi.

M. Jourdain. Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

Nicole. Hi, hi.

M. Jourdain. Encore?

Nicole, tombant à force de rire. Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. J'enrage.

Nicole. De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. Jourdain. Si je te prends...

Nicole. Monsieur... eur, je crèverai... ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. Jourdain. Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme cella-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

Nicole. Que voulez-vous que je fasse, monsieur?

M. Jourdain. Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

Nicole, se relevant. Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. Jourdain. Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

Nicole. Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS

Mme Jourdain. Ah! ah! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari,

que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte, et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

M. Jourdain. Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Mme Jourdain. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. Jourdain. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Mme Jourdain. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours, et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

Nicole. Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. Jourdain. Ouais! notre servante Nicole,

vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

Mme. Jourdain. Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

Nicole. Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison et nous déraciner tous les carriaux de notre salle.

M. Jourdain. Taisez-vous, ma servante et ma femme.

Mme Jourdain. Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes?

Nicole. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. Jourdain. Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Mme Jourdain. Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. Jourdain. Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

Nicole. J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. Jourdain. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Mme. Jourdain. N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. Jourdain. Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège!

Nicole. Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

M. Jourdain. Sans doute.

Mme Jourdain. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. Jourdain. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. (*A Mme Jourdain.*) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

Mme. Jourdain. Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. Jourdain. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici?

Mme Jourdain. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. Jourdain. Je ne parle pas de cela, vous

dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

Mme Jourdain. Des chansons.

M. Jourdain. Hé non! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

Mme. Jourdain. Eh bien?

M. Jourdain. Comment est-ce que cela s'appelle?

Mme Jourdain. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. Jourdain. C'est de la prose, ignorante.

Mme Jourdain. De la prose!

M. Jourdain. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. Hé, voilà ce que c'est d'étudier. (*A Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

Nicole. Comment?

M. Jourdain. Oui, qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

Nicole. Quoi?

M. Jourdain. Dis un peu U, pour voir.

Nicole. Eh bien, U.

M. Jourdain. Qu'est-ce que tu fais?

Nicole. Je dis U.

M. Jourdain. Oui; mais quand tu dis U, qu' est-ce que tu fais?

Nicole. Je fais ce que vous me dites.

M. Jourdain. Oh! l'étrange chose que d'avoir à faire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas. U, vois-tu? U. Je fais la moue, U.

Nicole. Oui, cela est biau!

Mme Jourdain. Voilà qui est admirable.

M. Jourdain. C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

Mme. Jourdain. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là!

Nicole. De quoi est-ce que tout cela guérit?

M. Jourdain. J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

Mme Jourdain. Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

Nicole. Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. Jourdain. Ouais! ce maître d'armes vous tient fort au cœur! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (*Il fait apporter les fleurets et en donne un à Nicole.*) Tiens; raison démonstrative. La ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et quand

on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu pour voir.

Nicole. Eh bien, quoi? (*Nicole lui pousse plusieurs coups.*)

M. Jourdain. Tout beau! Holà! Oh! doucement. Diantre soit la coquine!

Nicole. Vous me dites de pousser.

M. Jourdain. Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

Mme Jourdain. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. Jourdain. Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Mme Jourdain. Çamon, vraiment! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. Jourdain. Paix! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on

considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami et me traite comme si j'étais son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais; et devant tout le monde il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Mme Jourdain. Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

M. Jourdain. Eh bien! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

Mme Jourdain. Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

M. Jourdain. Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

Mme Jourdain. Et quoi?

M. Jourdain. Baste! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit, que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Mme Jourdain. Oui, attendez-vous à cela.

M. Jourdain. Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Mme Jourdain. Oui, oui ; il ne manquera pas d'y faillir.

M. Jourdain. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Mme Jourdain. Chansons !

M. Jourdain. Ouais ! vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

Mme. Jourdain. Et moi je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

M. Jourdain. Taisez-vous. Le voici.

Mme Jourdain. Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

M. Jourdain. Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV

DORANTE, M. JOURDAIN, MME JOURDAIN, NICOLE

Dorante. Mon cher ami, monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

M. Jourdain. Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

Dorante. Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle ?

Mme Jourdain. Madame Jourdain se porte comme elle peut.

Dorante. Comment! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

M. Jourdain. Vous voyez.

Dorante. Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

M. Jourdain. Hai, hai!

Mme Jourdain, à part. Il le gratte par où il se démange.

Dorante. Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

Mme Jourdain, à part. Oui, aussi sot par derrière que par devant.

Dorante. Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

M. Jourdain. Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (*A Mme Jourdain.*) Dans la chambre du roi!

Dorante. Allons, mettez.

M. Jourdain. Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

Dorante. Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. Jourdain. Monsieur...

Dorante. Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain; vous êtes mon ami.

M. Jourdain. Monsieur, je suis votre serviteur.

Dorante. Je ne me couvrirai point si vous ne vous couvrez.

M. Jourdain, se couvrant. J'aime mieux être incivil qu'importun.

Dorante. Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Mme Jourdain, à part. Oui, nous ne le savons que trop.

Dorante. Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions; et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. Jourdain. Monsieur, vous vous moquez.

Dorante. Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

M. Jourdain. Je n'en doute point, monsieur.

Dorante. Je veux sortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. Jourdain, bas à Mme Jourdain. Eh bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.

Dorante. Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. Jourdain, bas à Mme Jourdain. Je vous le disais bien.

Dorante. Voyons un peu ce que je vous dois.

M. Jourdain, bas à Mme Jourdain. Vous voilà, avec vos soupçons ridicules!

Dorante. Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. Jourdain. Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous, une fois, deux cents louis.

Dorante. Cela est vrai.

M. Jourdain. Une autre fois, six-vingts.

Dorante. Oui.

M. Jourdain. Et une autre fois, cent quarante.

Dorante. Vous avez raison.

M. Jourdain. Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

Dorante. Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. Jourdain. Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

Dorante. Justement.

M. Jourdain. Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

Dorante. Il est vrai.

M. Jourdain. Quatre mille trois cent septante-

neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

Dorante. Fort bien. Douze sols huit deniers. Le compte est juste.

M. Jourdain. Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

Dorante. Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

M. Jourdain. Somme totale, quinze mille huit cents livres.

Dorante. Somme totale est juste: quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner; cela fera justement dix-huit mille francs que je vous payerai au premier jour.

Mme Jourdain, bas à M. Jourdain. Eh bien, ne l'avais-je pas bien deviné?

M. Jourdain, bas à Mme Jourdain. Paix!

Dorante. Cela vous incommodera-t-il de me donner ce que je vous dis?

M. Jourdain. Eh non!

Mme Jourdain, bas à M. Jourdain. Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. Jourdain, bas à Mme Jourdain. Taisez-vous.

Dorante. Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. Jourdain. Non, monsieur.

Mme. Jourdain, bas à M. Jourdain. Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. Jourdain, bas à Mme Jourdain. Taisez-vous, vous dis-je!

Dorante. Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. Jourdain. Point, monsieur.

Mme Jourdain, bas à M. Jourdain. C'est un vrai enjôleux.

M. Jourdain, bas à Mme Jourdain. Taisez-vous donc.

Mme Jourdain, bas à M. Jourdain. Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. Jourdain, bas à Mme Jourdain. Vous tairez-vous?

Dorante. J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie; mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

M. Jourdain. C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

Mme Jourdain, bas à M. Jourdain. Quoi! vous allez encore lui donner cela?

..*M. Jourdain, bas à Mme Jourdain.* Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette

condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

Mme. Jourdain, bas à M. Jourdain. Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V

DORANTE, MME JOURDAIN, NICOLE

Dorante. Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain?

Mme Jourdain. J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

Dorante. Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

Mme Jourdain. Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

Dorante. Comment se porte-t-elle?

Mme Jourdain. Elle se porte sur ses deux jambes.

Dorante. Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi?

Mme Jourdain. Oui, vraiment, nous avons fort envie de rire; fort envie de rire nous avons!

Dorante. Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune

âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

Mme Jourdain. Tredame, monsieur! est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà?

Dorante. Ah! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon; je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI

M. JOURDAIN, MME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE

M. Jourdain, à Dorante. Voilà deux cents louis bien comptés.

Dorante. Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. Jourdain. Je vous suis trop obligé.

Dorante. Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

Mme Jourdain. Madame Jourdain vous baise les mains.

Dorante, bas à M. Jourdain. Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas; et

je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. Jourdain. Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

Dorante. Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. Jourdain. Comment l'a-t-elle trouvé?

Dorante. Merveilleux! et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. Jourdain. Plût au ciel!

Mme Jourdain, à Nicole. Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

Dorante. Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

M. Jourdain. Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

Dorante. Vous moquez-vous? Est-ce qu' entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules,

et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait?

M. Jourdain. Oh! assurément, et de très grand cœur.

Mme Jourdain, bas à Nicole. Que sa présence me pèse sur les épaules!

Dorante. Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. Jourdain. Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

Mme Jourdain, à Nicole. Est-ce qu'il ne s'en ira point?

Nicole. Ils se trouvent bien ensemble.

Dorante. Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. Jourdain. Il n'y a point de dépenses que je ne fisse si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi

des charmes ravissants; et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toutes choses.

Mme Jourdain, bas à Nicole. Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

Dorante. Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue; et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. Jourdain. Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

Dorante. Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé....

M. Jourdain, s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet. Ouais. Vous êtes bien impertinente! (*A Dorante.*) Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII

MME JOURDAIN, NICOLE

Nicole. Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de

quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

Mme Jourdain. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, se je puis.

Nicole. En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments; car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Mme Jourdain. Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

Nicole. J'y cours, madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. (*Seule.*) Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE

Nicole, à Cléonte. Ah! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens . . .

Cléonte. Retire-toi, perfide! et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

Nicole. Est-ce ainsi que vous recevez...

Cléonte. Retire-toi, te dis-je, et va-t'en de ce pas dire à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

Nicole. Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

Covielle. Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

Nicole. Quoi! tu me viens aussi...

Covielle. Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

Nicole, à part. Ouais! quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX

CLÉONTE, COVIELLE

Cléonte. Quoi! traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants!

Covielle. C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

Cléonte. Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle, et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables; je la rencontre par hasard; mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; et l'infidèle détourne de moi ses regards et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu!

Covielle. Je dis les mêmes choses que vous.

Cléonte. Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

Covielle. Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?

Cléonte. Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes.

Covielle. Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

Cléonte. Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux.

Covielle. Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

Cléonte. Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même!

Covielle. Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

Cléonte. Elle me fuit avec mépris!

Covielle. Elle me tourne le dos avec effronterie!

Cléonte. C'est une perfidie digne des plus grands soufflets.

Covielle. C'est une trahison à mériter mille châtiments.

Cléonte. Ne t'avise point, je te prie, de me jamais parler pour elle.

Covielle. Moi, monsieur! Dieu m'en garde!

Cléonte. Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

Covielle. N'ayez pas peur.

Cléonte. Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

Covielle. Qui songe à cela?

Cléonte. Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

Covielle. J'y consens.

Cléonte. Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat

de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

Covielle. C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

Cléonte. Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras ; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

Covielle. Elle, monsieur! voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

Cléonte. Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

Covielle. Elle a la bouche grande.

Cléonte. Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

Covielle. Pour sa taille, elle n'est pas grande.

Cléonte. Non ; mais elle est aisée et bien prise.

Covielle. Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

Cléonte. Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela ; et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

Covielle. Pour de l'esprit...

Cléonte. Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

Covielle. Sa conversation...

Cléonte. Sa conversation est charmante.

Covielle. Elle est toujours sérieuse.

Cléonte. Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

Covielle. Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

Cléonte. Oui, elle est capricieuse, j'en demeure daccord ; mais tout sied bien aux belles ; on souffre tout des belles.

Covielle. Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

Cléonte. Moi ! j'aimerais mieux mourir, et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

Covielle. Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

Cléonte. C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE

Nicole, à Lucile. Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

Lucile. Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

Cléonte, à Covielle. Je ne veux pas seulement lui parler.

Covielle. Je veux vous imiter.

Lucile. Qu'est-ce donc, Cléonte? Qu'avez-vous?

Nicole. Qu'as-tu donc, Covielle?

Lucile. Quel chagrin vous possède?

Nicole. Quelle mauvaise humeur te tient?

Lucile. Etes-vous muet, Cléonte?

Nicole. As-tu perdu la parole, Covielle?

Cléonte. Que voilà qui est scélérat!

Covielle. Que cela est Judas!

Lucile. Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

Cléonte, à Covielle. Ah, ah! on voit ce qu'on a fait.

Nicole. Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

Covielle, à Cléonte. On a deviné l'enclouure.

Lucile. N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

Cléonte. Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le pensez, de votre infidélité; que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins; je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

Covielle, à Nicole. Queussi, queumi.

Lucile. Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait, ce matin, éviter votre abord.

Cléonte, voulant s'en aller pour éviter Lucile. Non; je ne veux rien écouter.

Nicole, à Covielle. Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

Cléonte, voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole. Je ne veux rien entendre.

Lucile, suivant Cléonte. Sachez que ce matin . . . .

Cléonte, marchant toujours sans regarder Lucile. Non, vous dis-je.

Nicole, suivant Covielle. Apprends que...

Covielle, marchant aussi sans regarder Nicole. Non, traîtresse.

Lucile. Écoutez.

Cléonte. Point d'affaire.

Nicole. Laisse-moi dire.

Coville. Je suis sourd.

Lucile. Cléonte!

Cléonte. Non.

Nicole. Covielle!

Covielle. Point!

Lucile. Arrêtez!

Cléonte. Chansons!

Nicole. Entends-moi.

Covielle. Bagatelles!

Lucile. Un moment

Cléonte. Point du tout.

Nicole. Un peu de patience.

Covielle. Tarare!

Lucile. Deux paroles.

Cléonte. Non; c'en est fait.

Nicole. Un mot.

Covielle. Plus de commerce.

Lucile, s'arrêtant. Eh bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

Nicole, s'arrêtant aussi. Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

Cléonte, se retournant vers Lucile. Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

Lucile, s'en allant à son tour pour éviter Cléonte. Il ne me plaît plus de le dire.

Covielle, se retournant vers Nicole. Apprends-nous un peu cette histoire.

Nicole, s'en allant aussi à son tour pour éviter Covielle. Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

Cléonte, suivant Lucile. Dites-moi.

Lucile, marchant toujours sans regarder Cléonte. Non ; je ne veux rien dire.

Covielle, suivant Nicole. Conte-moi . . .

Nicole, marchant aussi sans regarder Covielle. Non ; je ne conte rien.

Cléonte. De grâce !

Lucile. Non, vous dis-je.

Covielle. Par charité !

Nicole. Point d'affaire.

Cléonte. Je vous en prie.

Lucile. Laissez-moi.

Covielle. Je t'en conjure.

Nicole. Ote-toi de là.

Cléonte. Lucile!

Lucile. Non!

Covielle. Nicole!

Nicole. Point.

Cléointe. Au nom des dieux!

Lucile. Je ne veux pas.

Covielle. Parle-moi.

Nicole. Point du tout.

Cléonte. Éclaircissez mes doutes.

Lucile. Non; je n'en ferai rien.

Covielle. Guéris-moi l'esprit.

Nicole. Non; il ne me plaît pas.

Cléonte. Eh bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois; et je vais loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

Covielle, à Nicole. Et moi, je vais suivre ses pas.

Lucile, à Cléonte, qui veut sortir. Cléonte!

Nicole, à Covielle, qui suit son maître. Covielle!

Cléonte, s'arrêtant. Hé?

Covielle, s'arrêtant aussi. Plaît-il?

Lucile. Où allez-vous?

Cléonte. Où je vous ai dit.

Covielle. Nous allons mourir.

Lucile. Vous allez mourir, Cléonte?

Cléonte. Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

Lucile. Moi, je veux que vous mouriez?

Cléonte. Oui, vous le voulez.

Lucile. Qui vous le dit?

Cléonte, s'approchant de Lucile. N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

Lucile. Est-ce ma faute? Et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

Nicole, à Covielle. Voilà le secret de l'affaire.

Cléonte. Ne me trompez-vous point, Lucile?

Covielle, à Nicole. Ne m'en donnes-tu point à garder?

Lucile, à Cléonte. Il n'est rien de plus vrai.

Nicole, à Covielle. C'est la chose comme elle est.

Covielle, à Cléonte. Nous rendrons-nous à cela?

Cléonte. Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur! et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

Covielle. Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCÈNE XI

MME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

Mme Jourdain. Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

Cléonte. Ah! madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

SCÈNE XII

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

Cléonte. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne, pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour,

je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. Jourdain. Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

Cléonte. Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiraient pouvoir prétendre; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. Jourdain. Touchez là, monsieur. Ma fille n'est pas pour vous.

Cléonte. Comment?

M. Jourdain. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Mme Jourdain. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint-Louis?

M. Jourdain. Taisez-vous, ma femme; je vous vois venir.

Mme Jourdain. Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. Jourdain. Voilà pas le coup de langue?

Mme Jourdain. Et votre père n'était-il pas marchand, aussi bien que le mien?

M. Jourdain. Peste soit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mme. Jourdain. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

Nicole. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. Jourdain, à Nicole. Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la con-

versation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

Mme Jourdain. Marquise?

M. Jourdain. Oui, marquise.

Mme Jourdain. Hélas! Dieu m'en garde!

M. Jourdain. C'est une chose que j'ai résolue.

Mme Jourdain. C'est une chose, moi, où je ne sonsentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand'dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. "Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? C'est la fille de monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens." Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille et à

qui je puisse dire: "Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi."

M. Jourdain. Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage: ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCÈNE XIII

MME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE

Mme Jourdain. Cléonte, ne perdez point courage encore. (*A Lucile.*) Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIV

CLÉONTE, COVIELLE

Covielle. Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments.

Cléonte. Que veux-tu? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

Covielle. Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? Et vous coûtait-

il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

Cléonte. Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

Covielle, riant. Ah, ah, ah.

Cléonte. De quoi ris-tu?

Covielle. D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

Cléonte. Comment?

Covielle. L'idée est tout à fait plaisante.

Cléonte. Quoi donc?

Covielle. Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts; laissez-moi faire seulement.

Cléonte. Mais apprends-moi...

Covielle. Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous, le voilà qui revient.

SCÈNE XV

M. JOURDAIN

Que diable est-ce là ! Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher, et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs ; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main et être né comte ou marquis.

SCÈNE XVI

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS

Le Laquais. Monsieur, voici monsieur le comte et une dame qu'il mène par la main.

M. Jourdain. Hé mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XVII

DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS

Le Laquais. Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

Dorante. Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII

DORIMÈNE, DORANTE

Dorimène. Je ne sais pas, Dorante ; je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser

amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

Dorante. Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne?.

Dorimène. Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage dont je me suis tant éloignée.

Dorante. Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur?

Dorimène. Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus raisonnables per-

sonnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

Dorante. Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

Dorimène. Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

Dorante. Ah, madame ! ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là...

Dorimène. Je sais ce que je dis ; et entre autres le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

Dorante. Hé, madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XIX

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE

M. Jourdain, après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène. Un peu plus loin, madame.

Dorimène. Comment?

M. Jourdain. Un pas, s'il vous plaît.

Dorimène. Quoi donc?

M. Jourdain. Reculez un peu pour la troisième.

Dorante. Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

M. Jourdain. Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel ... envieux de mon bien ... m'eût accordé ... l'avantage de me voir digne ... des ...

Dorante. Monsieur Jourdain, en voilà assez; madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (*Bas à Dorimène.*) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

Dorimène, bas à Dorante. Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

Dorante. Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. Jourdain. C'est trop d'honneur que vous me faites.

Dorante. Galant homme tout à fait.

Dorimène. J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. Jourdain. Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.

Dorante, bas à M. Jourdain. Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. Jourdain, bas à Dorante. Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

Dorante, bas à M. Jourdain. Comment? gardez-vous-en bien. Cela serait vilain à vous; et pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. (*Haut.*) Monsieur Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

Dorimène. Il m'honore beaucoup.

M. Jourdain, bas à Dorante. Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi.

Dorante, bas à M. Jourdain. J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. Jourdain, bas à Dorante. Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

Dorante. Il dit, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

Dorimène. C'est bien de la grâce qu'il me fait.

M. Jourdain. Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

Dorante. Songeons à manger.

SCÈNE XX

M. JOURDAIN, DORANTE, UN LAQUAIS

Le Laquais, à M. Jourdain. Tout est prêt, monsieur.

Dorante. Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

SCÈNE XXI

ENTRÉE DE BALLET

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

DORIMÈNE, M. JOURDAIN, DORANTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, LAQUAIS

Dorimène. Comment! Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique!

M. Jourdain. Vous vous moquez, madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

(*Dorimène, M. Jourdain, Dorante et les trois musiciens se mettent à table.*)

Dorante. Monsieur Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère, et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon,

cantonné de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

Dorimène. Je ne réponds à ce compliment qu' en mangeant comme je fais.

M. Jourdain. Ah! que voilà de belles mains!

Dorimène. Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

M. Jourdain. Moi, madame? Dieu me garde d'en vouloir parler! Ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

Dorimène. Vous êtes bien dégoûté.

M. Jourdain. Vous avez trop de bonté...

Dorante, après avoir fait signe à M. Jourdain. Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain, et à ces messieurs qui nous feront la grâce de chanter un air à boire.

Dorimène. C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régalée.

M. Jourdain. Madame, ce n'est pas...

Dorante. Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

Les Musiciens et La Musicienne, prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.

PREMIÈRE CHANSON À BOIRE

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour.
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour;
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embelie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits;
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON À BOIRE

Buvons, cher amis, buvons:
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.
Les biens, le savoir et la gloire

N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Sus, sus, du vin partout; versez, garçons, versez;
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

Dorimène. Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

M. Jourdain. Je vois encore ici, madame, quelque chose de plus beau.

Dorimène. Ouais! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensais.

Dorante. Comment, madame? pour qui prenez-vous monsieur Jourdain?

M. Jourdain. Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

Dorimène. Encore!

Dorante, à Dorimène. Vous ne le connaissez pas.

M. Jourdain. Elle me connaîtra quand il lui plaira.

Dorimène. Oh! je le quitte.

Dorante. Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain, madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

Dorimène. Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. Jourdain. Si je pouvais ravir votre cœur, je serais . . .

SCÈNE II

MME JOURDAIN, M. JOUURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS

Mme Jourdain. Ah, ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener!

Dorante. Que voulez-vous dire, madame Jourdain, et quelles fantaisies sont les vôtres de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. Jourdain. Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à madame,

qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison et de vouloir que je sois avec lui.

Mme Jourdain. Ce sont des chansons que cela ; je sais ce que je sais.

Dorante. Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Mme Jourdain. Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois assez clair ; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous de mettre la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

Dorimène. Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

Dorante, suivant Dorimène qui sort. Madame, holà ! madame, où courez-vous?

M. Jourdain. Madame... Monsieur le comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener.

SCÈNE III

MME JOURDAIN, M. JOURDAIN, LAQUAIS

M. Jourdain. Ah ! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits ! Vous me venez faire

des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité!

Mme Jourdain. Je me moque de leur qualité.

M. Jourdain. Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(*Les laquais emportent la table.*)

Mme Jourdain, sortant. Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. Jourdain. Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV

M. JOURDAIN

Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit... Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE V

M. JOURDAIN, COVIELLE *déguisé*

Covielle. Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. Jourdain. Non, monsieur.

Covielle, étendant la main à un pied de terre.

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. Jourdain. Moi?

Covielle. Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, ettoutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

M. Jourdain. Pour me baiser?

Covielle. Oui, j'étais grand ami de feu monsieur votre père.

M. Jourdain. De feu monsieur mon père?

Covielle. Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

M. Jourdain. Comment dites-vous?

Covielle. Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

M. Jourdain. Mon père?

Covielle. Oui.

M. Jourdain. Vous l'avez fort connu?

Covielle. Assurément.

M. Jourdain. Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

Covielle. Sans doute.

M. Jourdain. Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

Covielle. Comment?

M. Jourdain. Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

Covielle. Lui, marchand? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux, et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

M. Jourdain. Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

Covielle. Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. Jourdain. Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

Covielle. Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. Jourdain. Par tout le monde?

Covielle. Oui.

M. Jourdain. Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

Covielle. Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. Jourdain. Quelle?

Covielle. Vous savez que le fils du Grand Turc est ici?

M. Jourdain. Moi? non.

Covielle. Comment! il a un train tout à fait magnifique, tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. Jourdain. Par ma foi, je ne savais pas cela.

Covielle. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. Jourdain. Le fils du Grand Turc?

Covielle. Oui, et il veut être votre gendre.

M. Jourdain. Mon gendre, le fils du Grand Turc!

Covielle. Le fils du Grand Turc, votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi, et après quelques autres discours, il me dit: *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath?* C'est-à-dire: N'as-tu point vu une jeune belle personne qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme parisien?

M. Jourdain. Le fils du Grand Turc dit cela de moi?

Covielle. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille: Ah! me dit-il, *marababa sahem!* C'est-à-dire: Ah! que je suis amoureux d'elle!

M. Jourdain. *Marababa sahem* veut dire: Ah! que je suis amoureux d'elle?

Covielle. Oui.

M. Jourdain. Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurais jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire: Ah! que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!

Covielle. Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen?*

M. Jourdain. .*Cacaracamouchen?* Non.

Covielle. C'est-à-dire: ma chère âme.

M. Jourdain. *Cacaracamouchen* veut dire: Ma chère âme?

Covielle. Oui.

M. Jourdain. Voilà qui est merveilleux! *Cacaracamouchen,* ma chère âme! Dirait-on jamais cela? Voilà qui me confond.

Covielle. Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi,* qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. Jourdain. Mamamouchi?

Covielle. Oui, *mamamouchi,* c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. Jourdain. Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

Covielle. Comment! le voilà qui va venir ici.

M. Jourdain. Il va venir ici?

Covielle. Oui; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. Jourdain. Voilà qui est bien prompt.

Covielle. Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. Jourdain. Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allé mettre dans la tête un certain Cléonte; et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

Covielle. Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse; c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir; le voilà.

SCÈNE VI

CLÉONTE, *en Turc,* TROIS PAGES, *portant la veste de Cléonte,* M. JOURDAIN, COVIELLE

Cléonte. Ambousahim oqui boraf, Jordina salamalequi!

Covielle, à M. Jourdain. C'est-à-dire: Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri! Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. Jourdain. Je suis très humble serviteur de Son Altesse turque.

Covielle. Carigar camboto oustin moraf.

Cléonte. Oustin yoc catamalequi basum base alla moran!

Covielle. Il dit, que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents!

M. Jourdain. Son Altesse turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

Covielle. Ossa binamen sadoc baballv oracaf ouram.

Cléonte. Bel-men.

Covielle. Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille et de conclure le mariage.

M. Jourdain. Tant de choses en deux mots?

Covielle. Oui, la langue turque est comme cela; elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE VII

COVIELLE

Ha! ha! ha! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah, ah!

SCÈNE VIII

DORANTE, COVIELLE

Covielle. Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

Dorante. Ah! ah! Covielle, qui t'aurait reconnu? Comme te voilà ajusté!

Covielle. Vous voyez. Ah! ah!

Dorante. De quoi ris-tu?

Covielle. D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

Dorante. Comment?

Covielle. Je vous, le donnerais en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

Dorante. Je ne devine pas le startagème, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

Covielle. Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

Dorante. Apprends-moi ce que c'est.

Covielle. Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX

CÉRÉMONIE TURQUE

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *assistants du Muphti, chantants et dansants*

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Six Turcs entrent gravement, deux à deux, au son des instruments. Ils portent trois tapis, qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantants passent par-dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux. Le Muphti et les Dervis restent debout au mimieu d'eux; et, pendant que le Muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces, sans proférer une seule parole, les Turcs assistants se prosternent jusqu'à terre, chantant Alli, *lèvent les bras au ciel, en chantant* Alla, *ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invo-*

cation, après laquelle ils se lèvent tous, chantant Alla ekber; *et deux Dervis vont chercher M. Jourdain.*

SCÈNE X

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantants et dansants,* M. JOURDAIN, *vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre.*

LE MUPHTI, *à M. Jourdain*

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star Muphti;
Ti qui star ti?
Non intendir:
Tazir, tazir.

(*Deux Dervis font retirer M. Jourdain.*)

SCÈNE XI

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantants et dansants*

LE MUPHTI

Dice, Turque, qui star quista.
Anabatista? Anabatista?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Zuinglista?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Coffita?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Hussita? Morista? Fronista?

LES TURCS

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTI

Ioc. Ioc. Ioc. Star pagana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Luterana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Puritana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTI

Ioc. Ioc. Ioc. Mahametana? Mahametana?

LES TURCS

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI

Como chamara? Como chamara?

LES TURCS

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI

Giourdina.

LE MUPHTI, *sautant, et regardant de côté et d'autre.*

Giourdina? Giourdina? Giourdina?

LES TURCS

Giourdina! Giourdina! Giourdina!

LE MUPHTI

Mahameta per Giourdina
Mi pregar sera e matina:
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina.
Dar turbante, e dar scarcina
Con galera e brigantina
Per deffender Palestina.
Mahameta per Giourdina
Mi pregar sera e matina.

(*Aux Turcs*)

Star bon Turca Giourdina?

LES TURCS

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI, *dansant et chantant*

Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.

LES TURCS

Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.

SCÈNE XII

TURCS, *chantants et dansants*

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

SCÈNE XIII

LE MUPHTI, DERVIS, M. JOURDAIN, TURCS, *chantants et dansants*

Le Muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres Dervis amènent M. Jourdain et le font mettre à genoux les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant les yeux au ciel, le Muphti crie à haute voix: Hou.

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistants, s'inclinant et se relevant alternativement, chantent aussi: Hou, hou, hou.

M. Jourdain, après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos. Ouf.

LE MUPHTI, *à M. Jourdain*

Ti non star furba?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUPHTI

Non star forfanta?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUPHTI, *aux Turcs*

Donar turbanta.

LES TURCS

Ti non star furba?
No, no, no.
Non star forfanta?
No, no, no.
Donar turbanta.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les Turcs dansants mettent le turban sur la tête de M. Jourdain au son des instruments.

LE MUPHTI, *donnant le sabre à M. Jourdain*

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

LES TURCS, *mettant le sabre à la main*

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les Turcs dansants donnent, en cadence, plusieurs coups de sabre à M. Jourdain.

LE MUPHTI

Dara, dara,

Bastonara.

LES TURCS

Dara, dara,
Bastonara.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les Turcs dansants donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI

Non tener honta:
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS

Non tener honta:
Questa star l'ultima affronta.

Le Muphti commence une troisième invocation. Les Dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect; après quoi, les Turcs chantants et dansants, sautant autour du Muphti, se retirent avec lui et emmènent M. Jourdain.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MME JOURDAIN, M. JOURDAIN

Mme Jourdain. Ah, mon Dieu! miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. Jourdain. Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi!*

Mme Jourdain. Comment donc?

M. Jourdain. Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *mamamouchi.*

Mme Jourdain. Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi?*

M. Jourdain. *Mamamouchi,* vous dis-je. Je suis *mamamouchi.*

Mme Jourdain. Quelle bête est-ce là?

M. Jourdain. *Mamamouchi,* c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

Mme Jourdain. Baladin? Etes-vous en âge de danser des ballets?

M. Jourdain. Quelle ignorante! Je dis paladin; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Mme Jourdain. Quelle cérémonie donc?

M. Jourdain. Mahameta per Jordina.

Mme Jourdain. Qu'est-ce que cela veut dire?

M. Jourdain. Jordina, c'est-à-dire Jourdain.

Mme Jourdain. Eh bien, quoi, Jourdain?

M. Jourdain. Voler far un paladina de Jordina.

Mme Jourdain. Comment?

M. Jourdain. Dar turbana con galera.

Mme Jourdain. Qu'est-ce à dire cela?

M. Jourdain. Per deffender Palestina.

Mme Jourdain. Que voulez-vous donc dire?

M. Jourdain. Dara dara bastonara.

Mme Jourdain. Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

M. Jourdain. Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

Mme Jourdain. Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

M. Jourdain, chantant et dansant. Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da. (Il tombe par terre.)

Mme Jourdain. Hélas, mon Dieu! mon mari est devenu fou!

M. Jourdain, se relevant et s'en allant. Paix, insolente! Portez respect à monsieur le *mamamouchi.*

Mme Jourdain, seule. Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir. (*Apercevant Dorimène et Dorante.*) Ah, ah! voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous les côtés.

SCÈNE II

DORIMÈNE, DORANTE

Dorante. Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir, et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

Dorimène. J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

Dorante. Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

Dorimène. J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi,

j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage.

Dorante. Ah, madame! est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

Dorimène. Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et, sans cela, je vous bien qu' avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

Dorante. Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

Dorimène. J'userai bien de tous les deux. Mais voici notre homme; la figure en est admirable.

SCÈNE III

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE

Dorante. Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

M. Jourdain, après avoir fait les révérences à la turque. Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

Dorimène. J'ai été bien aise d'être des premières, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. Jourdain. Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

Dorimène. Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouvement. Votre cœur lui doit être précieux; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

M. Jourdain. La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

Dorante. Vous voyez, madame, que monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connaître encore ses amis.

Dorimène. C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

Dorante. Où est donc Son Altesse turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. Jourdain. Le voilà qui vient, et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, CLÉONTE, *habillé en Turc*

Dorante, à Cléonte. Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

M. Jourdain. Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. Holà! Où diantre est-il allé? (*A Cléonte.*) *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore;* et madame une *granda dama, granda dama.* Ahi, (*A Cléonte, montrant Dorante*) lui, monsieur, lui *mamamouchi* français, et madame *mamamouchie* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète.

SCÈNE V

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, CLÉONTE, *habillé en Turc,* COVIELLE, *déguisé*

M. Jourdain. Où allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous. (*Montrant Cléonte.*) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent

faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (*A Dorimène et à Dorante.*) Vous allez voir comme il va répondre.

Covielle. Alabala crociam acci boram alabamen.

Cléonte. Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

M. Jourdain, à Dorimène et à Dorante. Voyez-vous?

Covielle. Il dit: "Que la pluie des prospérités arrouse en tout temps le jardin de votre famille."

M. Jourdain. Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc.

Dorante. Cela est admirable!

SCÈNE VI

CLÉONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE

M. Jourdain. Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner la main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

Lucile. Comment, mon père! comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

M. Jourdain. Non, non; ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (*Montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

Lucile. A moi, mon père?

M. Jourdain. Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au ciel de votre bonheur.

Lucile. Je ne veux point me marier.

M. Jourdain. Je le veux, moi qui suis votre père.

Lucile. Je n'en ferai rien.

M. Jourdain. Ah, que de bruit! Allons, vous dis-je. Cà, votre main.

Lucile. Non, mon père; je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de ... (*Reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. Jourdain. Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VII

MME JOURDAIN, CLÉONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE

Mme Iourdain. Comment donc? qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. Jourdain. Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Mme Jourdain. C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

M. Jourdain. Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

Mme Jourdain. Avec le fils du Grand Turc?

M. Jourdain. Oui. (*Montrant Covielle.*) Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

Mme Jourdain. Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. Jourdain. Voulez-vous vous taire, encore une fois?

Dorante. Comment! madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse turque pour gendre?

Mme Jourdain. Mon Dieu, monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

Dorimène. C'est une grande gloire qui n'est pas à rejeter.

Mme Jourdain. Madame, je vous prie aussi

de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

Dorante. C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

Mme Jourdain. Je me passerai bien de votre amitié.

Dorante. Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

Mme Jourdain. Ma fille consent à épouser un Turc?

Dorante. Sans doute.

Mme Jourdain. Elle peut oublier Cléonte?

Dorante. Que ne fait-on pas pour être grand' dame?

Mme Jourdain. Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

M. Jourdain. Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Mme Jourdain. Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. Jourdain. Ah! que de bruit!

Lucile. Ma mère!

Mme Jourdain. Allez, vous êtes une coquine.

M. Jourdain, à Mme Jourdain. Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

Mme Jourdain. Oui; elle est à moi aussi bien qu'à vous.

Covielle, à Mme Jourdain. Madame!

Mme Jourdain. Que me voulez-vous conter, vous?

Covielle. .Un mot.

Mme Jourdain. Je n'ai que faire de votre mot

Covielle, à M. Jourdain. Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Mme Jourdain. Je n'y consentirai point.

Covielle. Écoutez-moi seulement.

Mme Jourdain. Non.

M. Jourdain, à Mme Jourdain. Écoutez-le.

Mme Jourdain. Non; je ne veux pas écouter.

M. Jourdain. Il vous dira...

Mme Jourdain. Je ne veut point qu'il me dise rien.

M. Jourdain. Voilà une grande obstination de femme! Cela vous fera-t-il mal de l'entendre?

Covielle. Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

M. Jourdain. Eh bien! quoi?

Covielle, bas à Mme Jourdain. Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement,

et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc?

Mme Jourdain, bas à Covielle. Ah, ah!

Covielle, bas à Mme Jourdain. Et moi, Covielle, qui suis le truchement?

Mme Jourdain, bas à Covielle. Ah! comme cela, je me rends.

Covielle, bas à Mme Jourdain. Ne faites pas semblant de rien.

Mme Jourdain, haut. Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

M. Jourdain. Ah! voilà tout le monde raisonnable. (*A Mme Jourdain.*) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

Mme Jourdain. Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

Dorante. C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.

Mme Jourdain. Je consens aussi à cela.

M. Jourdain, bas à Dorante. C'est pour lui faire accroire.

Dorante, bas à M. Jourdain. Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. Jourdain, bas. Bon, bon. (*Haut.*) Qu'on aille vite quérir le notaire.

Dorante. Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse turque.

M. Jourdain. C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Mme Jourdain. Et Nicole?

M. Jourdain. Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.

Covielle. Monsieur, je vous remercie. (*A part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.